

Toute la ville de Montréal était sur pied et je renonce à dire ce qui s'est bu à la santé de la reine Victoria, dans son immense empire, mais comme la chose se renouvelle tous les ans, si les souhaits qui accompagnent chaque verre que l'on vide en son honneur, on doit admettre qu'elle doit avoir une santé de fer.

Sa Gracieuse Majesté n'a cependant pas absorbé l'attention de tous les Montréalais ce jour-là, il faut bien l'avouer, et je ne crois pas que l'on me taxera d'exagération, quand je dis que le plus beau bataillon canadien, le brave 65e, a occupé une jolie place dans cette journée si bien remplie.

La distribution des médailles a été une cérémonie empreinte d'un cachet spécial, qui laisse bien loin en arrière celle qui avait eu lieu deux mois auparavant pour l'Artillerie de Garnison.

Les canadiens ont prouvé qu'ils savaient bien faire les choses, militairement, avec ordre, et avec cette ampleur qui distingue les fêtes qu'organisent les Français.

Le général Middleton était venu exprès d'Ottawa pour présider à la distribution des récompenses si bien gagnées.

Dire qu'on lui a fait un accueil bien enthousiaste ne serait pas tout-à-fait exact.

C'est que nous avons de la mémoire, nous nous souvenons de certains faits qui se sont passés là-bas, nous avons gardé le souvenir d'une parole donnée bien loin d'ici, quelque part dans la prairie que baigne la Saskatchewan.

Enfin, suffit.

\*.\* Comme dans toutes les joies humaines, une ombre est venue voiler un moment les sourires, l'image sinistre de la Faucheuse sans pitié s'est dressée un instant devant nos yeux.

Les officiers venaient de recevoir leurs médailles et c'était le tour des sergents.

Le lieutenant qui tenait la liste de ceux qui avaient fait la campagne, appela à haute voix : "Sergent Valiquette."

Pour la première fois le sergent ne répond pas à l'appel.

C'était cependant un bon soldat, d'ur à la fatigue, ne boudant pas devant le feu, toujours debout, prêt à exécuter les ordres de ses chefs, discipliné et fidèle au devoir.

Vingt secondes s'écoulaient, Valiquette n'est pas là, sa place est vide. Il a été à la peine et n'est pas à l'honneur.

Le lieutenant-colonel Hughes fait deux pas en avant, se place devant le général, salue et dit d'une voix grave :

"Mort au champ d'honneur !"

Voilà pourquoi sa voix ne s'est pas fait entendre quand son nom a été prononcé, voilà pourquoi sa place est vide....

Il est tombé sous le ciel resplendissant de clartés et de promesses, à l'âge où la vie n'a que des fleurs, des enchantements et des rêves de bonheur.

En ce jour de réjouissances et de gaités, une mère priait pour son fils, une jeune fille pleurait peut-être son fiancé....

\*.\* La fête a été splendide tant au Champ de Mars qu'à l'île Ste-Hélène et cependant quelque chose, un mot, ne m'a pas plu, et comme j'ai coutume de tout vous dire, je vais vous conter ma peine.

Un orateur a dit en parlant de l'Angleterre : "Ce gouvernement admirable sous lequel on jouit de libertés qui n'existent dans aucun autre pays."

Outre que cette phrase est un vieux cliché, très démodé, je n'en vois pas tout-à-fait l'à-propos, au moment où l'Irlande est au désespoir et se jette dans une lutte suprême pour réclamer les libertés auxquelles tout pays a droit et que la Couronne lui refuse.

Si même, sans aller aussi loin, je me mets à feuilleter l'histoire du Canada, je vois, comme l'a dit déjà un écrivain de talent, que nous avons été forcés "de déchirer un peu le drapeau anglais, pour aller chercher dans ses plis, les droits qu'il nous cachait."

J'admets qu'on puisse éprouver ce sentiment spécial, auquel on a donné le singulier nom de "loyauté"—quoiqu'à vrai dire, je comprenne beaucoup mieux le patriotisme—mais il ne faut pas trop en faire parade.

Beaucoup d'Anglais gens pratiques par excellence, disent : "Nous serons loyaux tant que nous trouverons notre avantage à l'être," et je suis un peu comme eux, car ce que l'on appelle loyauté est un devoir d'époque, de transition, qui disparaît le jour où l'on devient un peuple soi, indépendant. L'histoire des Etats-Unis nous en donne la preuve.

\*.\* Les Turcs se sont fait rosser dans les premières rencontres qu'ils ont eues avec les Grecs.

J'en suis, ma foi, fort aise.

Non pas que les Turcs m'aient jamais rien fait, je n'en compte pas un parmi mes créanciers, ni mes débiteurs, le Sultan est peut-être un charmant homme, les femmes turques sont, dit-on, très jolies, leur pays est délicieux, leurs légendes sont très poétiques, mais enfin je trouve qu'il ne devrait pas y avoir de Turcs en Turquie.

Où les mettre alors ?

De l'autre côté du Bosphore, chez eux, dans leur véritable patrie qu'ils n'auraient jamais dû abandonner.

De Maistre a dit quelque part, que les Turcs ne sont pas établis en Europe, mais qu'ils n'y sont que campés.

C'est un campement un peu prolongé, qui dépasse la permission ; un locataire de force, qui occupe votre maison, depuis plus de quatre cent cinquante ans, mérite bien un bref d'expulsion.

Des Turcs en Europe ! mais c'est absurde.

L'Orient en Occident, c'est contre toutes les règles de la géographie et du bon sens.

Des musulmans à côté des chrétiens, c'est ridicule.

La cathédrale de Sainte-Sophie transformée en mosquée, c'est invraisemblable.

Chassons donc les Turcs, ou plutôt faisons des vœux pour que les Grecs leur fassent repasser les Dardanelles.

\*.\* Il en est de même de la position des orangistes en Irlande.

La place de ces fanatiques n'est pas dans ce pays qu'ils ont volé. Leur place n'est nulle part du reste, car ils sont dangereux et malsains.

M. Labouchère leur a dit leur fait au Parlement.

Les orangistes d'Ulster, dit-il, sont en général, comme les autres hommes ; mais pendant une certaine saison de l'année, ils deviennent de parfaits imbéciles.

Cette saison commence au premier juillet et se termine vers le quinze. Ils appellent cela célébrer l'anniversaire de la bataille de la Boyne. Pendant ce temps les catholiques ne peuvent en approcher.

Ces paroles sont parfaitement justes et entre les orangistes et les Turcs je me mettrai du côté des derniers.

Plus de Turcs en Turquie, plus d'Orangistes en Irlande.

\*.\* Les Anglais ont toujours un cachet qui les distingue. On les reconnaît partout, dans les affaires, dans leurs coutumes, dans leur manière de s'habiller, de manger, de boire et même de s'amuser.

La capitale de la Belgique possède une petite colonie d'anglais et voici comment un journal de Bruxelles décrit une partie de balle jouée par ces insulaires.

L'arène est indiquée par des drapeaux plantés en terre. La balle est placée solennellement entre les deux camps. Un rigoureux coup de poing annonce le commencement de la partie ; on voit aussitôt une grappe de jeune gens rouler à terre, s'empoigner et se débattre. A peine un des joueurs meurtris et déchirés, a-t-il saisi la balle qu'une foule le poursuit, le bouscule et le terrasse ; il est bientôt enseveli et disparaît sous une pile de bras et de jambes et on lui arrache la précieuse proie que le brave garçon presse sur son corps.

Ce qu'il y a de vraiment curieux sous toute cette série de coups, de bousculades et de horions, c'est le silence qui règne pendant toute la bataille ; ces jeunes gens semblent prendre le plus grand soin à ne pas faire paraître qu'ils sont là pour jouer. Cela dure un peu plus d'une heure.

Des passants remarquant l'état pitoyable des joueurs, demandent s'il est arrivé un accident : "Non, ce sont tout simplement des anglais qui s'amuse entre eux."

LÉON LEDIEU.



## LA PETITE SŒUR

Bon passant, dis moi, je t'en prie,  
N'as-tu point vu dans la prairie,  
Dans les bois ou sur le chemin,  
N'as-tu point vu mon petit frère  
Qui doit errer tout solitaire ?  
O mon Dieu ! je le cherche en vain.

Sa tête est brune et bouclée,  
Ses yeux noirs, sa main potelée ;  
Un tout joli petit enfant.  
Si tu l'avais vu sur la route,  
Tu le reconnaîtrais, sans doute ;  
On dit qu'il me ressemble tant.

Oh ! pour lui je suis bien en peine,  
Depuis une longue semaine  
Il ne jouait plus avec moi ;  
Et quand j'en demandais la cause,  
On me répondait : Il repose ;  
Et je ne savais pas pourquoi.

Un jour j'allai dans sa chambrette ;  
Je le trouvai sur sa couchette  
Aussi blanc que son oreiller,  
Que son oreiller à dentelle ;  
Je l'appelai comme on l'appelle,  
Mais je ne pus le réveiller

Il était joli comme un ange :  
Il avait mis sa robe à frange  
Qu'il met quand il va promener,  
Son beau tablier de percale  
Et les bottines jaune pâle  
Que l'on venait de lui donner.

Je m'avancai jusqu'à sa couche  
Et je l'embrassai sur la bouche,  
En me glissant le long du bord ;  
Mais, malgré toutes mes prières,  
Il n'entr'ouvrit point les paupières...  
Il fallait qu'il dormit bien fort.

Plus tard, j'aperçus en grand nombre  
Des hommes au visage sombre  
Portant quelque chose de noir.  
Ils sortaient de notre demeure  
Et maintenant ma mère pleure  
Depuis le matin jusqu'au soir.

Oh ! dis-moi, dis-moi, je t'en prie,  
N'as-tu point vu dans la prairie,  
Dans les bois sur le chemin,  
N'as-tu point vu mon petit frère  
Qui doit errer tout solitaire ?  
O mon Dieu ! je le cherche en vain.

HENRI BLANVALET.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

*Fleurs fanées revivifiées.*—Quand un bouquet de fleurs naturelles est fané, on le rafraîchit en plongeant dans de l'eau bouillante les deux tiers de la hauteur des tiges ; on coupe immédiatement la partie des tiges qui a été trempée, on place le bouquet dans un vase plein d'eau froide, et les fleurs vivent ainsi l'espace de plusieurs matins.

Une des plus belles pièces du cabinet de physique d'Arago était un baromètre d'une extrême précision et d'un travail ingénieux, qui valait plus de 5,000 francs. Un jour, son vieux domestique, époussetant avec trop de zèle, décrocha le superbe instrument qui, en tombant, se brisa en mille morceaux. Désespoir violent du serviteur maladroit.

—Calme toi, lui dit Arago avec son meilleur sourire, le malheur n'est pas si grand. Seulement, tu vas nous occasionner une forte pluie, car mon baromètre n'était jamais descendu aussi bas.

Il ne suffit pas d'être belle pour se faire aimer ; les hommes veulent encore que l'on soit aimable, et pour le devenir il en coûte des soins ; il faut réformer son caractère, l'adoucir, être complaisante, égale, etc, etc.